

Julian Sedgwick
Chie Kutsuwada

TSUNAMI GIRL



bayard

Julian Sedgwick est un auteur britannique. Il a étudié le chinois et la philosophie à Cambridge, avant de travailler comme libraire, documentaliste et scénariste pour le cinéma et la télévision, puis praticien en shiatsu zen. Il vit aujourd'hui dans le Cambridgeshire et concilie son travail d'écriture et ses activités de thérapeute.

www.juliansedgwick.co.uk

Twitter @julianaurelius

Instagram @Julian_Sedgwick

Chie Kutsuwada est née et a grandi au Japon et vit maintenant au Royaume-Uni. Autrice et dessinatrice de mangas, elle se singularise par son style délicat et ses scénarios empreints d'émotion. Elle anime des ateliers de mangas dans les écoles, les bibliothèques et les musées.

chitangarden.wix.com/chiekutsuwada

facebook.com/chitangarden

Twitter @chitanchitan

Instagram @mcmc69

Ouvrage initialement publié en 2021 en langue anglaise
par Guppy Books, sous le titre : *Tsunami Girl*

© 2021, Julian Sedgwick pour le texte

© 2021, Chie Kutsuwada pour les illustrations

© 2023, Bayard Éditions pour la traduction

18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 979-1-0363-3802-1

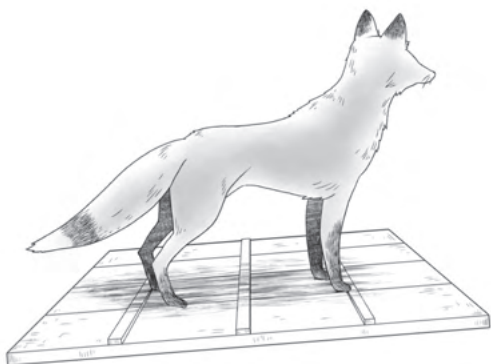
Dépôt légal : avril 2023

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Julian Sedgwick
Chie Kutsuwada

TSUNAMI GIRL



Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Françoise Nagel

bayard

小高(福島県南相馬市)の方々に心から敬意を表
します。この物語の
小(お)相馬(Osōma)は小高ではなく、2011年3月
11日とそれ以降の
地震、津波、放射線の三つの災害に見舞われた
様々な町や村が混ざり
合った場所です。『津波少女』は、これらの町の人
々と、彼らの思い出
や語りに触発された上で書かれました。しかし、全
ての登場人物、物
語の設定、出来事は著者の想像によるものです。

Dédié avec mon plus profond respect aux habitants
d'Odaka, à Minamisōma, au Japon.

Le bourg d'Osōma, dont il est question dans ce livre,
n'est *pas* Odaka, mais un mélange de plusieurs villes
et villages ayant subi le triple désastre du tremblement
de terre, du tsunami et de la catastrophe nucléaire le
11 mars 2011 – et leurs conséquences.

Tsunami Girl s'inspire de ces personnes, de leurs
souvenirs et de leurs récits.

Mais les personnages, les évènements et leur
enchaînement sont le fruit de mon imagination.

Ceci est l'histoire d'une fille prénommée Yūki, 勇希.

La syllabe «Yū» (avec un son «ou» prolongé) peut être représentée à l'aide de différents *kanji**¹. Le nom de Yūki s'écrit avec 勇 – qui signifie «courage».

Mais Yū peut aussi s'écrire 幽, comme le premier caractère de *yūrei* : 幽霊

Ce qui signifie «fantôme».

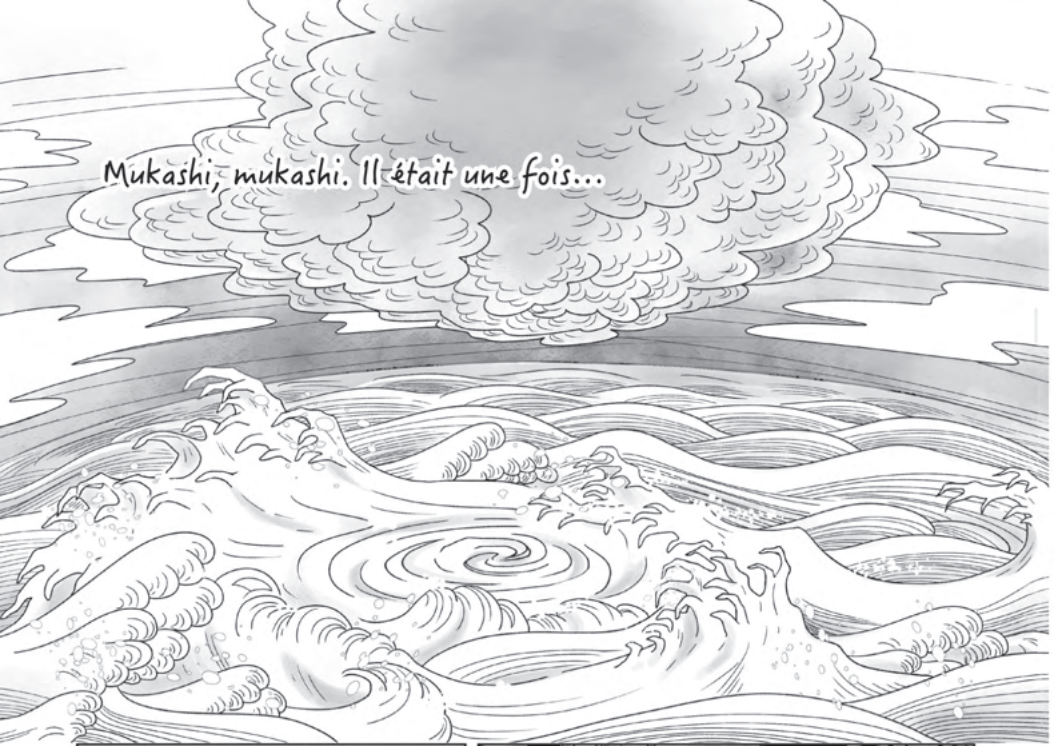
1. Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire à la fin du livre (p. 419).

PREMIÈRE PARTIE

La vague

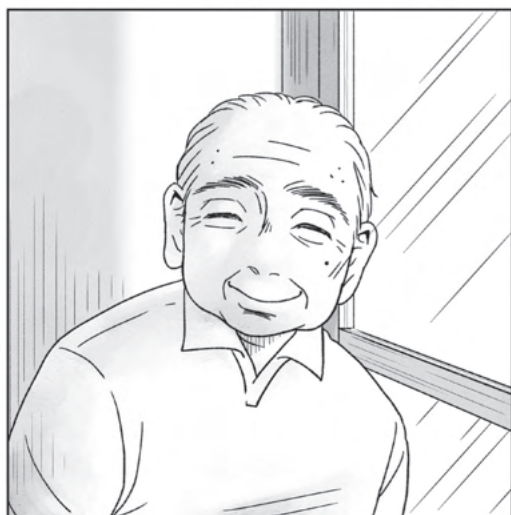
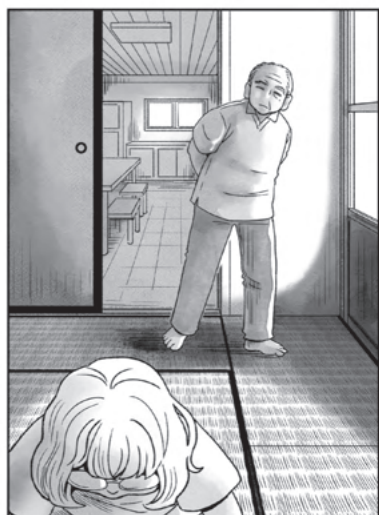
波

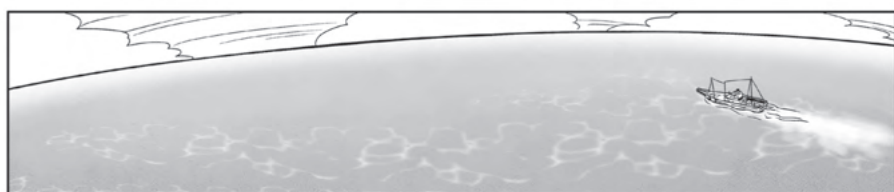
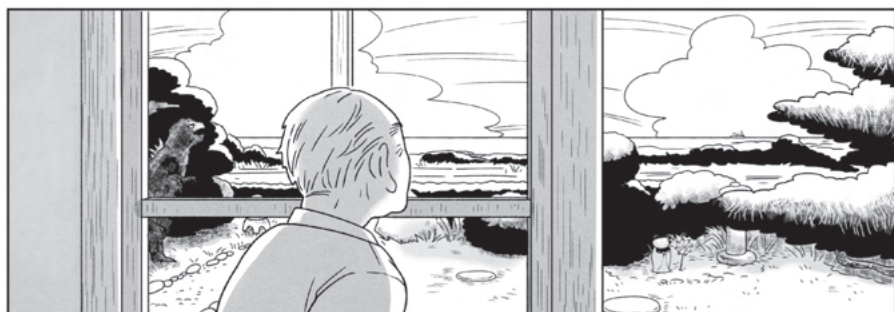
Mukashi, mukashi. Il était une fois...



La côte Pacifique du
Tōhoku, au Japon...





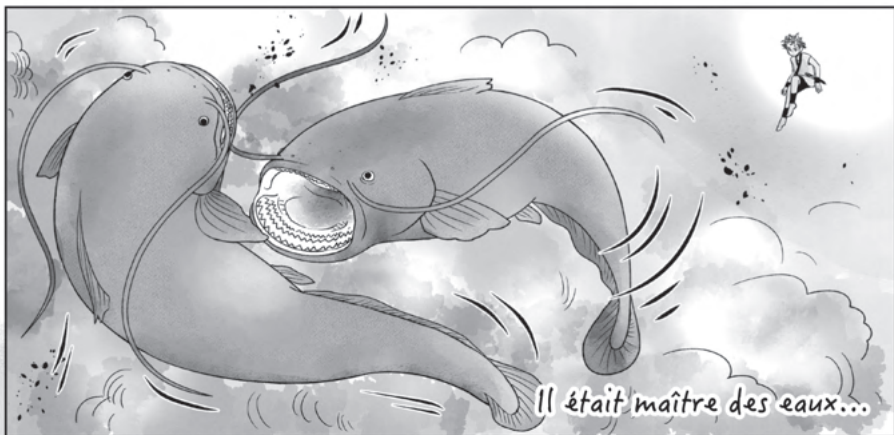


Il était une fois un garçon qui vivait au fond de l'océan.



Ses cheveux étaient bleus comme la mer à Matsushima un jour d'été, ses vêtements semblaient avoir été taillés dans le ciel...

... et, il évoluait dans l'eau comme une pensée dans l'esprit d'un Grand Bouddha.

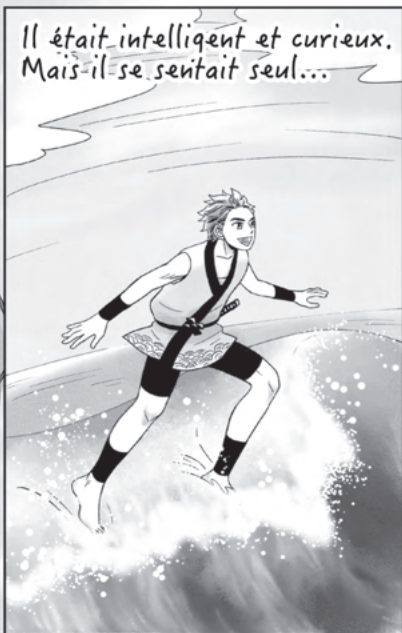


Il était maître des eaux...

... et chantait des berceuses pour apaiser les poissons-chats géants qui provoquent les tremblements de terre.



Il était intelligent et curieux. Mais il se sentait seul...





1

Éternité

Une heure avant l'arrivée de la vague, dix petites minutes seulement avant que le tremblement de terre fasse voler son monde en éclats, Yūki, malgré elle, se met à sourire.

Au début, c'est presque imperceptible. Mais le sourire s'épanouit. De l'autre côté de la table, Grand-père Jiro le remarque tout de suite. Son propre visage reflète l'expression de la jeune fille, les profondes rides de son front se déplissent.

Ahhh, songe-t-il, peut-être que tout s'arrangera finalement, peut-être que je réussirai à te ramener à la vie, Yūki-chan, à te délivrer de tes peines. Alors, tu pourras redevenir cette petite fille qui voulait faire planer les plus grands poissons cerfs-volants de la côte nord du Japon, quelle que soit la force du vent. Celle qui insistait pour allumer elle-même les fusées quand nous tirions des feux d'artifice depuis le haut de la colline, pendant les chaudes nuits d'été.

Son cauchemar de la nuit dernière se dissout dans le sourire de sa petite-fille. Elle s'efforce d'afficher l'attitude détachée des adolescents, il le voit bien, mais elle n'y arrive pas totalement. Voici qu'un sourire lui échappe à nouveau, relève les coins de sa bouche, s'étire, fait briller ses yeux comme des soleils d'hiver. Grand-père Jiro l'observe et attend patiemment, tandis qu'elle passe la main dans ses longs cheveux pas tout à fait noirs, le regard fixé sur les dessins devant elle.

Le tic-tac de la pendule dans la cuisine marque bruyamment le passage des secondes, le chauffage ronronne sous la table.

Grand-père finit par se racler la gorge.

– Eh bien, Yū-chan ? Qu'en dis-tu ?

Yūki incline la tête sur le côté, pensive. À l'extérieur de la vieille maison familiale, elle entend les pins soupirer sous le vent froid de mars, quelques corbeaux lancer leurs sinistres appels. Mais, ici, sous le futon du *kotatsu*^{*}, il fait bon ; elle se sent tellement bien d'être revenue.

Elle lève le nez de ses carnets de croquis et s'aperçoit que son grand-père la regarde. Ses sourcils blancs clairsemés forment un arc sur son front.

– Yū-chan, ma parole, tu souris ! C'est la première fois depuis ton arrivée.

– J'ai souri au moins deux fois hier, Grand-père...

– Hmm. Quand ?

– Au restaurant. Et à la gare, aussi.

– Oui, enfin, un demi-sourire.

Grand-père tapote la table de son gros index et ajoute :

– En tout cas, tes vieux dessins sont très réussis, Yūki !

Elle esquisse une grimace.

– Tous les gosses en font des comme ça.

– Non, tu te trompes. Il en émane une réelle énergie, beaucoup d'intensité. Je sais de quoi je parle. Et regarde ces grandes feuilles !

– Dans mes souvenirs, c'était plus grand.

Il rit.

– Parfois, tu dessinais des paysages marins immenses et tu réclamais à grands cris : « Grand-père, donne-moi encore du papier ! » Et j'étais obligé de scotcher de nouvelles feuilles sur les côtés. *Yū-chan no kaita umi ga afureteta yo !*

– Les mers... quoi ?

Il répète lentement la phrase en japonais.

– J'ai dit : les mers que tu dessinais débordaient toujours ! Plus je collais de papier, plus tu ajoutais de vagues.

– Désolée, mon japonais est tellement rouillé... Maman n'arrête pas de corriger mes verbes.

– Ça m'est bien égal, du moment que tu me parles. Et tu progresses toujours plus vite quand tu es ici... Ton japonais est excellent.

Il pointe le doigt vers les carnets à dessins empilés dans la boîte à biscuits en fer noir, leurs couvertures en tissu japonais luisantes de reflets orange brûlé, indigo et vert mousse.

– Je voulais discuter avec toi de la qualité de tes anciens croquis. La plupart des jeunes enfants n'en font pas de

telles quantités et certainement pas d'aussi bons que ceux-là. N'oublie pas que tu parles à un lauréat du prix *Tezuka** !

Il gonfle la poitrine et abaisse les coins de sa bouche, façon ogre japonais très féroce.

– Tu t'y crois !

– Exactement ! s'esclaffe-t-il. Ah, Yūki, il n'y a que toi qui saches me parler. Ça m'avait manqué.

– Tu devrais peut-être exposer ton prix sur une étagère, ou un truc dans le genre.

– Bah ! fait-il en balayant cette idée d'un revers de la main. Mais j'avais oublié ce bon vieux Half-Wave. Tu ne parlais que de lui quand tu étais petite... comme s'il faisait partie de la famille !

Ému, il s'éclaircit la gorge une fois de plus.

– Tu travaillais comme une vraie pro, Yūki ! Regarde !

Elle observe Grand-père tandis qu'il feuillette devant elle les pages en accordéon d'un carnet bleu foncé. L'épais papier a un peu jauni, mais les couleurs sont toujours aussi vives. Le trait est si assuré – si puéril – qu'elle a l'impression que ces dessins sont l'œuvre de quelqu'un d'autre. Mais le plus étrange, c'est qu'au fur et à mesure, elle se rappelle avoir réalisé chacun d'eux.

Un *kappa** enfoncé jusqu'aux épaules dans une mare au milieu de grands roseaux verts, avec un énorme concombre en équilibre sur la tête. Le monstre grimace un sourire, découvrant des dents si pointues qu'on les dirait prêtes à mordre le papier...

Sur une autre page, une colline arrondie sous un ciel sombre, et des lanternes rougeoyantes qui s'élèvent dans les airs devant une lune souriante. Et les mots « BIENVENUE, LES MORTS. BON SÉJOUR PARMİ NOUS » entassés dans une bulle flottante.

Ensuite, un petit sanctuaire surmonté d'un toit aux lignes recourbées ; des yeux tracés sur les panneaux de papier coulissants donnent vie à la porte – un sur chaque volet, une trentaine au moins – qui vous fixent du regard ; et, tout autour, des caractères japonais incertains formant les mots : « *MUKASHI MUKASHI* », puis, en anglais : « IL ÉTAIT UNE FOIS, DANS UN PAYS TRÈS TRÈS LOINTAIN, UN LIEU TRÈS HANTÉ... »

Sur chaque page, il y a au moins un dessin, simple mais habile, représentant un garçon aux cheveux bleu clair ondulés : courant sur le toit du sanctuaire, plongeant entre des bancs de poissons pour sauver un bateau en perdition, se faufilant à travers des fragments entremêlés de japonais, d'anglais mal orthographié et d'onomatopées.

« HALF-WAVE À LA RESCOUSSE... D'UN BOND, IL SAUTA PAR-DESSUS LE VOLCAN. *Wooooopp!* LE KAPPA SOURIT PUIS S'ENDORMIT, ET LE VILLAGE FUT SAUVÉ. FIN !!! おわり »

Grand-père s'installe à son aise et, machinalement, Yūki se penche en avant et tourne la page, faisant surgir une vague gigantesque, colorée dans toutes les nuances de bleu imaginables – ou, du moins, tous les bleus disponibles

dans les grandes boîtes à crayons que Grand-père avait l'habitude de lui offrir pour son anniversaire.

Et le voici encore, pieds nus, tout sourire, chevauchant la vague : le garçon aux cheveux bleus. De sa bouche sort une bulle : « *Han Nami desu* !! Je suis Half-Wave !! Je ferai de mon mieux, avec honneur. »

– Quand tu souris comme ça, dit Jiro d'une voix douce, tu pourrais chasser les ombres partout où elles se cachent, d'où qu'elles viennent.

Les yeux de Yūki sont toujours fixés sur Half-Wave.

– Quel âge j'avais, quand j'ai fait ces dessins ?

– Six ans ? Sept, peut-être. Tu te souviens ? Tu insistais toujours pour utiliser mon stylo Rotring. Tu criais : « Je veux être comme Grand-père ! »

– J'ai massacré la plume, non ? Et tu m'as grondée, Grand-père !

– Ça m'étonnerait ! Je t'ai toujours encouragée.

D'un mouvement plein de raideur, Jiro entreprend de se relever avant de demander :

– J'espère que tu dessines encore un peu ?

– Pas vraiment.

– Pas vraiment ?

– Ce que je fais est nul.

– Tout le monde se dit la même chose. Il faut seulement que tu découvres ton propre style. Inspire-toi de ce que font les autres et fais des essais jusqu'à ce que tu trouves ta voie. Fais-en quelque chose d'amusant et peut-être...

Il se penche vers elle et murmure :

– Peut-être que ça t’aidera à redémarrer, tu sais, à te débarrasser de certains de tes problèmes. À te réveiller, comme lorsqu’on verse de l’eau froide dans les oreilles de quelqu’un qui dort. Peut-être ?

– Grand-père, grogne Yūki, tu ne vas pas t’y mettre, toi aussi !

Jiro tressaille, agite la main pour balayer ses paroles.

– Désolé. Ne fais pas attention à moi. Je n’ai pas l’intention de te casser les pieds comme les autres, Yū-chan.

– J’ai juste envie qu’on me laisse tranquille avec ça.

– Je sais. Je te jure solennellement que je ne t’embêterai plus.

Elle hoche la tête et détourne le regard vers la fenêtre. Derrière la maison, on aperçoit le sommet de la falaise couvert d’arbres, qu’elle appelait la « Petite Montagne » quand elle était enfant. Les corbeaux s’affairent dans les branches, ils se rassemblent, toujours plus nombreux, leurs croassements de plus en plus bruyants.

– Je fais de mon mieux, Grand-père. Maman et papa pensent le contraire, mais c’est vrai.

– Je sais, Yūki. Tout ira bien. J’en suis sûr.

Comme s’ils s’étaient donné le mot, les corbeaux se taisent brusquement, puis quittent les pins pour s’élancer dans les airs et se disperser dans le ciel blanc. Yūki les observe, reporte ensuite son regard sur la vague déferlante, le garçon qui surfe sur la crête, les nuances bleu paon de ses cheveux.

Curieusement, elle se rappelle la sensation de ses doigts serrant très fort les crayons, l'odeur du graphite quand elle griffonnait, s'efforçant d'imiter les traits que Grand-père traçait sans effort quand il acceptait de lui montrer.

« Grand-père, dessine-moi un vrai *karakasa** ! »

« Combien il doit y avoir d'yeux sur un écran en papier pour faire un *mokumokuren** comme il faut ?

– Plus il y a d'yeux, mieux c'est pour une maison hantée, murmurait Jiro. Mais je veux ta version à toi. »

Il soupire.

– J'ai encore une boîte pleine de ces carnets, tu sais. Je les ai tous gardés. Et même un ou deux de tes immenses paysages marins rangés dans l'atelier. À vrai dire, j'ai toujours eu un peu de peine pour lui.

– Pour qui ?

– Pour Half-Wave, bien sûr. Il lui aurait fallu une sorte de camarade... au lieu de toujours lutter seul. Ce n'est pas drôle de chanter tout le temps sans personne pour t'accompagner, pas vrai ? Tu veux en voir d'autres ?

– Plus tard, peut-être. J'aimerais regarder certains de tes croquis originaux. Tu avais promis de me les montrer cette fois.

À la maison, à Cambridge, elle s'est vantée des mangas de son grand-père devant son presque-ami Joel, et elle veut rapporter des photos en guise de preuves. Un prétexte pour reprendre contact avec lui.

– Du moment que ta mère ne pique pas une crise ! Même moi, je suis choqué par certains dessins que j'ai

faits à cette époque. Sexe, violence, mort, et tout le tintouin. Particulièrement quand je vivais encore à Tokyo.

Il se gratte la nuque et continue :

– Je buvais un peu trop, je m’emballais pour un rien, comme si les choses avaient de l’importance !

– J’ai presque seize ans, Grand-père, lui rappelle Yūki. Elle tend le bras pour repousser le carnet.

Mais, au moment où ses doigts touchent la couverture bleu marine, elle a l’impression qu’une décharge électrique la traverse de part en part. D’un geste vif, elle retire sa main et prend une brusque inspiration. Est-ce dû au décalage horaire ? Il lui arrive parfois d’éprouver ce genre de sensation juste après avoir atterri au Japon. Ou est-ce autre chose ?

– Ça va, Yūki ?

Elle fait oui de la tête.

– Je suis contente d’être là, Grand-père.

– Nous formons une équipe de choc, toi et moi. Ce qui me fait d’ailleurs penser que j’ai un cadeau d’anniversaire pour toi.

Et, contrairement à la manière japonaise de faire peu de cas des présents que l’on offre – « Ce n’est rien du tout, vraiment, désolé de vous embêter avec ça. » –, il ajoute :

– C’est quelque chose d’un peu spécial. Je tenais à ce que tu l’aies.

– Plutôt tardif comme cadeau, genre huit mois en retard !

– Ou alors très en avance pour tes seize ans. Joyeux anniversaire !

– Ah, mais au fait ! s'exclame-t-elle, son sourire revenu. Moi aussi, j'ai quelque chose pour toi. C'est dans ma chambre, attends une minute !

Tout en la regardant grimper quatre à quatre les marches cirées, Jiro rédige mentalement un message à la mère de Yūki : « Chère Kaori, ta merveilleuse fille m'a l'air d'aller tout à fait bien... Certaines personnes mettent plus de temps que d'autres à trouver leur voie, tu ne crois pas ? Tu devrais peut-être lui mettre moins la pression ? Ce n'est que mon opinion, mais... »

Il était une fois, *mukashi mukashi*, un garçon qui vivait au fond de l'océan. Il était capable de surfer pieds nus sur les vagues et adorait chanter – et son chant lui permettait de maîtriser les eaux. Il venait de la mer, mais aimait la terre et les gens qui vivaient dessus. Il avait un cœur énorme et ses yeux voyaient tout. Il apaisait les poissons-chats, secourait les marins en détresse et réglait tous les problèmes qui se présentaient : esprits vengeurs, méchants *kappa*, *kitsune** malfaisants, volcans en éruption...

Tsunamis.

Half-Wave chevauchait les vagues, son chant flottait sous les étoiles et tout allait parfaitement bien. La petite Yūki l'avait imaginé, sorti du monde des héros. Mais, au bout du compte, il avait fini par disparaître dans l'eau, oublié dans les bouleversements ordinaires de

l'adolescence, comme une vague se brise et se refond dans l'océan.

Jiro voit revenir sa petite-fille, légèrement essoufflée, une boîte de biscuits à la main.

– Tes préférés, annonce-t-elle. De la part de Kazuko et de maman.

– J'aurais aimé qu'elles me les apportent elles-mêmes.

Alors qu'il lui prend le cadeau des mains, il remarque le chapelet de lettres et de *kanji* inscrits à l'encre noire sur le pouce de Yūki.

– Tu sais, ce matin, j'ai demandé à ta grand-mère ce qui pourrait t'aider. Je continue à lui parler, tous les jours – et elle m'a dit quoi faire.

Hochant la tête, Yūki tâche de ne pas montrer son incrédulité, mais Grand-père s'en aperçoit.

– C'est vraiment dommage d'être aussi sceptique à ton âge, se désole-t-il en secouant la tête. Nous avons des fantômes et des sanctuaires partout. Chaque grand arbre, chaque gros rocher a son *kami-sama**, pas vrai ? Les guerriers, les vagues, le vent. On peut *sentir* leur présence ! Ta grand-mère le comprenait, et elle était anglaise...

– Elle venait du pays de Galles, Grand-père.

– Oui, elle se fâchait toujours à ce sujet, se rappelle-t-il avant de s'incliner légèrement et de murmurer dans un anglais maladroit : Pardonne-moi, Anna.

Puis il reprend :

– De toute façon, je sais que tu perçois toujours ces choses. Je ne suis pas dupe !

Yūki fixe son regard sur le logo en forme de soleil qui orne la vieille boîte à biscuits en fer noir d’où il a sorti les carnets à dessins.

– Écoute-moi, Yū-chan, s’il te plaît.

La voix de Jiro s’est faite sérieuse. Yūki lève les yeux et remarque cette ombre qui, parfois, vacille sur le visage du vieil homme, l’espace d’un instant, puis s’évanouit.

– Ça va, Grand-père ?

– Tout à fait bien. C’est de toi que nous parlons, ma fille. Tu es d’ici. Du moins, un quart de toi, physiquement, et encore bien davantage là-dedans, affirme-il en se tapotant la poitrine à l’endroit du cœur. Tu nous as dit qu’une fois tu avais vu notre *zashiki warashi*^{*}, notre petit fantôme qui veille sur la maison...

Yūki secoue la tête.

– C’était seulement mon imagination...

– Bon sang ! s’exclame Jiro en tapant du poing sur la table. Ne prononce jamais le mot « seulement » en parlant de l’imagination. Jamais, tu entends ! L’imagination nous donne de la force, de la vie. Si des gens n’avaient pas imaginé pouvoir voler, nous n’aurions jamais inventé les avions, n’est-ce pas ? Et nous n’aurions jamais eu Astro le petit robot, ni Godzilla ni *Le château dans le ciel*. Je n’aimerais pas vivre dans un monde pareil ! N’oublie jamais le pouvoir de l’imagination. En ce moment même, je peux

m'imaginer en train de voler très haut, au-dessus de notre maison, et d'observer les alentours...

Il lève les yeux.

– Visualise-toi en superhéroïne, et tu seras capable de t'élancer dans le ciel ! Imagine que tu es amoureuse, et tu seras amoureuse. Seule l'imagination peut appréhender l'éternité. Yūki, toi et moi, nous étions les seuls à *réellement* imaginer que les morts revenaient pour la fête d'*Obon**. Les autres se contentaient de suivre machinalement les rituels, mais nous, nous les accomplissions comme il fallait. Pour honorer les morts.

– Oui, c'était bien, murmure-t-elle.

Elle suit son regard dirigé vers le ciel, se souvient du chant des cigales et du coassement des grenouilles les soirs d'été, quand, au sommet de la Petite Montagne, ils allumaient les lanternes et attendaient dans le noir de pouvoir accueillir les morts de retour chez eux pour quelques instants. Ces nuits-là semblaient devoir durer éternellement.

– C'était vraiment bien.

Grand-père s'éloigne d'un pas lourd pour aller chercher quelque chose. Il sifflote le même petit air que d'habitude, sept notes répétées plusieurs fois, avant de chanter le couplet suivant. Sa voix se casse quand il monte dans les aigus.

« Je ne peux oublier les larmes qui brouillaient mes yeux, je ne peux oublier le bonheur sous les étoiles dans les cieux... »

Yuki sent revenir son sourire. Jiro n'est pas comme ses parents, qui lui font sans arrêt des réflexions, ni comme tante Kazuko, qui parle à cent à l'heure de ses amoureux *nuls* et des cartes du tarot. Il est tout simplement Grand-père Jiro : les pieds sur terre, un peu bourru parfois, mais toujours égal à lui-même. Toujours là, toujours chaleureux.

Du bout de son index, elle fait glisser le carnet bleu vers elle en se demandant vaguement si, d'une façon ou d'une autre, un livre peut réellement faire jaillir de l'électricité statique.

Puis elle s'aperçoit que son doigt tremble comme une feuille.

Et autour d'elle tout commence à s'agiter : sa main, son bras, les livres sur la table, la boîte en fer noir, la table elle-même, les murs. Un cliquetis régulier de vaisselle et de couverts qui s'entrechoquent, de portes et de fenêtres qui vibrent dans leurs châssis, qui enfle de plus en plus jusqu'à ce que la maison elle-même se mette à bouger. Ébranlée par une secousse retentissante, une bibliothèque dans la pièce voisine s'effondre, répandant sur le seuil tout son contenu de mangas en un raz-de-marée de papier, d'encre et de carton.

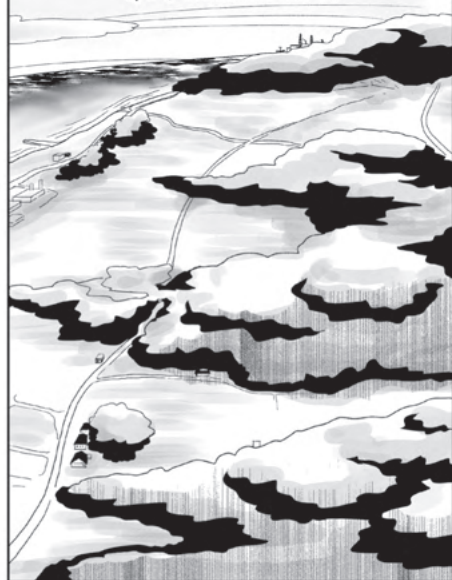
Elle lance à Grand-père un regard inquiet, tandis que le bruit s'amplifie de plus en plus...

... et que le monde entier tremble,
s'écroule,
vole en éclats...

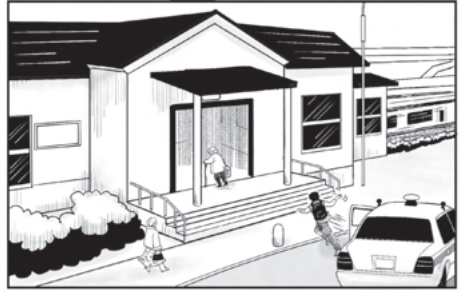
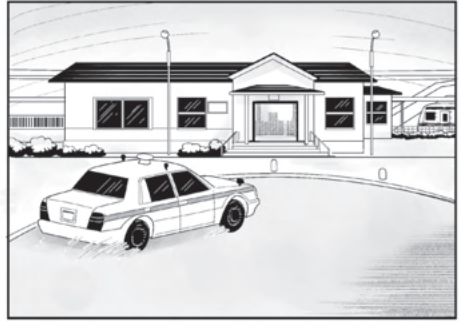
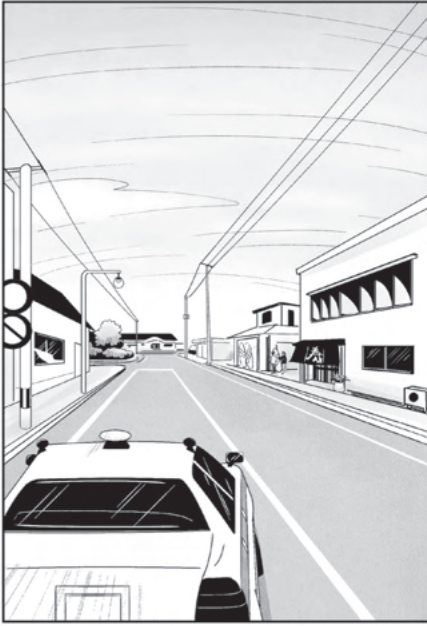
11 mars 2011. 14 h 36. Dix minutes avant le séisme.



Au sud, les bourgs d'Okuma
et de Futaba, des écoles
et une maison de retraite.
Et la centrale nucléaire
de Fukushima I.



À l'ouest, des montagnes et,
au nord, la ville d'Osoma.



Et à l'est ?

